

Le *sû'al* biblique n'est pas proprement le renard, quoiqu'on l'ait souvent rendu ainsi dans notre langue; c'est l'animal dont le nom tire son origine du nom sémitique, le chacal. Quoique ce dernier ait avec le renard de grandes ressemblances, il en diffère néanmoins par quelques traits importants et surtout par sa sociabilité.

Le chacal tient le milieu entre le loup et le renard. C'est une sorte de chien sauvage¹. Il est d'un jaune sale dans la partie supérieure du corps : le ventre est blanc. Il n'est pas solitaire comme le renard, mais il vit par troupes qui peuvent être nombreuses². On le rencontre dans tout l'Orient,

trois cents renards, mais le *sû'al* hébreu est proprement le chacal. *Chacal* est le même mot que *sû'al*. « Le mot *schoual* ou *schougal* de l'Écriture, dit Mgr Mislin, signifie à la fois *loup* et *renard*, ou plutôt cet animal qui tient de l'un et de l'autre, et que, dans le Levant, on [les Persans] appelle *dschagal*, d'où vient évidemment le mot français *chacal*. De tout temps, les loups et les renards ordinaires ont été fort rares en Palestine, tandis que les chacals s'y sont toujours trouvés en quantité. Ainsi on ne peut douter que ce ne soient là les animaux qui ont été pris (par Samson). » *Les Saints Lieux*, t. II, ch. XX, 2^e édit., p. 156. Pour expliquer l'ancienne traduction de *renards* au lieu de *chacals*, il suffit de remarquer que, dans l'usage, les Arabes ne distinguent pas ces deux espèces d'animaux. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, Paris, 1779, t. II, p. 232. Cf. Neh. (II Esd.), IV, 3. De plus, le chacal n'existant pas en Occident, les Latins n'avaient pas de nom particulier pour cet animal.

¹ Voir *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 459, p. 74.

² Voici ce que raconte un de nos anciens voyageurs français, Pierre Belon, du Mans, dans ses *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois livres*, Paris, 1553 : « Il y a une manière de petit loup par Cilicie, et aussi généralement par toute Asie, qui emporte et dérobe tout ce qu'il peut trouver des hardes de ceulx qui dorment l'esté hors du Carbaschara (caravansérai). C'est une beste entre loup et chien, dont plusieurs autheurs anciens, Grecs et Arabes, ont fait mention; les Grecs le nomment vulgairement Squilachi : et croirois que c'est luy que les autheurs grecs ont nommé Chryseos, c'est-à-dire, *au-reus lupus*. Il est si larron qu'il vient la nuit jusques aux gens qui dorment, et emporte ce qu'il peut trouver, comme chapeaux, bottes, brides,

et en particulier en Palestine, aux environs de Jaffa, de Gaza¹ et en Galilée, dit Hasselquist². Les chacals sont d'une extrême voracité³. Ils ont une prédilection marquée pour

souliers et autres hardes. Cest animal n'est guères moins grand qu'un loup. Et quand il est nuit close, il abboye comme un chien. Il ne va jamais seul, mais en compagnie : jusques à estre quelquefois deux cents en sa troupe, tellement qu'il n'y a rien de plus fréquent par Cilicie. Parquoy allants en compagnie, font un cri l'un après l'autre, comme fait un chien quand il dit hau, hau. Nous les oyions abboyer toutes les nuicts : et n'estoit que les chiens les empeschent, ilz entreroient privement jusques dedens les villages. Il est de moult belle couleur jaulne, dont les habitants font ordinairement fourrures de sa peau qu'on y vend à grand marché. » Second livre, ch. CVIII, folio 162.

¹ Un voyageur allemand, qui visitait en 1876 la plaine de la Séphéla, du côté de Saraa, raconte ce qui suit : « Vers neuf heures (du soir), nous vîmes devant nous la silhouette d'un village et bientôt nous chevauchâmes dans ses rues étroites, non sans subir çà et là un violent feu croisé de chiens aboyants, qui, comme leurs collègues les chacals, commencent à devenir très bruyants à la tombée de la nuit... Après le souper, la beauté du clair de lune nous attira hors [de la tente, pour jouir], du haut de la colline sur laquelle est situé le village, de la vue de la large plaine du pays des Philistins, éclairée par la pâle lumière de l'astre de la nuit. Les chiens sans maître étaient encore éveillés et aboyaient en nous évitant prudemment; les chacals leur répondaient dans les champs par leurs cris plaintifs et prolongés. » A. H., *Fünf Philister-Städte*, dans *Das heilige Land*, 6. Heft, 1876, p. 181. — Nous avons entendu les chacals glapir presque toutes les nuits dans toute la Palestine. A Safed, un chacal est venu pendant la nuit jusqu'à la fenêtre de l'appartement dans lequel le consul d'Autriche nous donnait l'hospitalité.

² Hasselquist, *Voyage dans le Levant*, édit. 1769, t. II, p. 3, 37. Il raconte qu'ils étaient très nombreux dans la plaine de Ramléh, au point qu'on fut obligé d'organiser une grande chasse pour les rejeter dans la mer. *Ibid.*, p. 37, 77. Cf. Cant., II, 15; Lam., V, 18; Ézéch., XIII, 4; Neh. (II Esd.), IV, 3; Jos., XV, 28; XIX, 42; I Sam. (I Reg.), XIII, 17.

³ « Les chacals, qui pullulent aux alentours [de Recht, la capitale du Ghilan, dans le nord de la Perse, près de la mer Caspienne], en profitent pour venir chaque nuit rôder dans les rues et jusque dans les maisons. Leur voracité, qui s'attaque indistinctement à tout ce qui leur tombe sous la dent, en fait des visiteurs assez désagréables, sinon dangereux, surtout en hiver, où la faim, aiguisée par de longs jeûnes, s'accommode au besoin,

les cadavres, ce qui fait dire au Psalmiste que ses ennemis deviendront leur proie¹. Ils font entendre pendant la nuit, quand ils sont à la recherche de leur pâture, des cris perçants et lugubres².

Ces cris des chacals les trahissent et permettent de les prendre plus facilement³. Il ne fallut donc pas beaucoup de

paraît-il, d'une paire de bottes à l'euro péenne. » Jules Patenôtre, *Les Persans chez eux*, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1875, p. 150. — « Quidquid inveniunt esculentum vorant. Quod si aliud deest, quidquid est operis coriacei, rodunt, veluti calceos, ocreas, cingula, gladiatorum vaginas, et quidquid est hujus generis. » Bochart, *Hiero zoicon*, l. III, cap. XII, édit. Rosenmüller, t. II, p. 183.

¹ Ps. LXIII (Vulg. LXII), 11.

² « La nuit était venue, Soleyman préparait notre dîner, nous étions assis devant nos tentes;... quelques voyageurs attardés, craignant de continuer leur route, s'étaient joints à nous et fumaient leur narghiléh près du feu, lorsque les chacals vinrent nous donner le plus désharmonieux concert que j'aie entendu de ma vie. Ces hurlements, qui sortent de toutes les cavernes, de toutes les fentes de rochers, qui ne se font entendre que pendant la nuit et dans les plus affreuses solitudes, produisent une étrange sensation... Je ne sais s'il y en avait trois cents, mais j'ai acquis la certitude que, si un nouveau Samson voulait brûler tous les blés de l'ancien pays des Philistins, il trouverait dans cette seule vallée, encore aujourd'hui, plus de renards et plus de sarments qu'il ne lui en faudrait... Dans une même journée, j'ai trouvé la plaine où Samson a lâché ses trois cents renards dans les champs des Philistins, et la nuit, les descendants de ces mêmes renards sont venus par leurs cris lugubres, me prouver qu'ils ont survécu à toutes les nations qui se sont succédé sur cette terre coupable, qui sont tombées sous le tranchant du glaive et qui sont devenues la proie des chacals : *Tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt.* » Mislin, *Les Saints Lieux*, 1858, t. II, p. 156. M. Leslie Porter raconte que les hurlements des chacals l'ont souvent empêché de dormir en Palestine, Kitto's *Biblical Cyclopædia*, 1866, t. III, p. 843. — Voir aussi Thomson, *The Land and the Book*, part. I, ch. VIII, p. 93-94, et partie III, ch. XXXVI, p. 552. — Sur le chacal, voir, outre les auteurs cités, Schreber, dans Eichhorn's *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, part. X, p. 246 et suiv.; Rosenmüller, *Biblische Naturgeschichte*, part. II, p. 154.

³ Busbecq le remarque expressément : « Neque deest ad furtum solertia,

peine à Samson pour en réunir trois cents et exécuter le coup qu'il méditait¹. « Au reste, dit Herder, (il) ne devait pas manquer de compagnons prêts à le seconder dans de telles entreprises, dont ils n'avaient jamais que le plaisir, car Samson prenait pour lui seul toute la responsabilité². »

Samson lia les chacals deux à deux par la queue³; il y attacha une torche résineuse et l'ayant allumée, il lâcha tous ces animaux au milieu des champs des Philistins. Au commencement de l'été, toute la plaine de la Séphéla est comme une mer de blé mûr, sec comme l'amadou. Aucun accident de terrain n'interrompt les communications dans la plaine : point de haies, point de murailles⁴. Une partie des blés était alors déjà coupée et entassée en monceaux, l'autre était encore sur pied⁵. Tout devint en un instant la proie

nisi, quod ridiculum est, suo se proderent indicio. Nam, cum maxime sunt in ipso furto occupati, si quis forte gregalium, qui foris remansit, ululare incipiat, mox ipsi idem faciunt, parum memores ubi versentur. Quo clamore expergefacti homines, arreptis armis, fures manifestarios male mulctant. » Bochart, *Hiero zoicon*, t. II, p. 183.

¹ « Nullo negotio a Samsone, adsumptis sociis tanta eorum copia capi potuit. » Rosenmüller, *Judices*, p. 327.

² Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, trad. Carlowitz, 1845, p. 439. Herder dit avec beaucoup de justesse dans le même passage : « L'histoire des trois cents chacals et des tisons allumés sous leurs queues est tout à fait dans son caractère (de Samson); et le ridicule dont on a cherché à la couvrir ne vaut pas la peine d'être réfuté. » *Ibid.*

³ Quelques interprètes ont pensé que Samson avait attaché une torche à la queue de chaque renard; ainsi Hamilton Smith, *Kitto's Biblical Cyclopædia*, t. III, p. 842-843, mais le texte n'est pas susceptible d'une telle interprétation. Rosenmüller explique ainsi pourquoi Samson avait attaché les chacals deux à deux. « Binis tædam alligavit, potiusquam singulis, quia duæ vulpes in varia sæpe tendentes, nec tam celeriter, ut tæda extingui posset, nec tam late vagari poterant. » *Judices*, p. 328.

⁴ Thomson, *The Land and the Book*, part. III, chap. XXXVI, p. 552.

⁵ La comparaison de Jud., xv, 1, et Jud., xv, 5, montre que quelques jours s'étaient écoulés depuis la visite de Samson à sa femme et l'exécution de son projet de vengeance. Dans cet intervalle, une partie des récoltes avait été coupée.

des flammes, les vignes et les oliviers eux-mêmes n'échappèrent pas à l'incendie. Des hauteurs de Saraa, la vue s'étend au loin sur la plaine de la Séphéla¹ : Samson pouvait donc suivre les progrès du feu et ses ravages, savourer toute sa vengeance².

En tout temps et en tout lieu, on a détruit les récoltes des ennemis. Dans l'inscription égyptienne d'Ouna, qui date, d'après M. Chabas, de vingt-huit ou trente siècles avant Jésus-Christ, nous lisons : « L'armée alla en paix ; elle ren-

¹ A. P. Stanley, *The Jewish Church*, t. 1, p. 368.

² M. Van Lennep a bien répondu à toutes les objections que l'on peut alléguer contre cette partie de l'histoire de Samson : « Le récit biblique de l'expédient au moyen duquel, dit-il, Samson infligea un si grave dommage aux Philistins, est généralement supposé renfermer des difficultés qui ne nous paraissent pas exister en réalité. Nous ne devons pas oublier que Samson était Juge d'Israël, de sorte qu'il ne lui devait pas être difficile de ramasser un grand nombre de ces animaux (les chacals), même dans un court espace de temps, s'il était nécessaire. Nous n'avons pas d'ailleurs besoin de supposer que les chacals furent lâchés *tous à la fois* dans les champs des Philistins et dans la même partie de leur territoire. Samson et ses auxiliaires voulaient essayer probablement de produire une famine chez leurs ennemis, non se livrer à une mesquine vengeance qui n'en aurait atteint qu'un petit nombre. Les Israélites n'auraient pu causer à leurs ennemis le grand dommage qu'ils avaient en vue, s'ils avaient allumé le feu de leurs propres mains, car ils étaient confinés dans les montagnes par leurs puissants voisins, et eussent-ils partiellement réussi, le mal aurait été toujours très restreint. L'idée d'attacher les chacals deux à deux par la queue était certainement un moyen très efficace d'obtenir le but proposé, comme le témoignera quiconque a tenté l'expérience. Un animal isolé, portant un brandon, l'éteindra rapidement; deux au contraire sont non seulement entravés dans leur marche, mais ne peuvent trouver de terrier assez large pour y pénétrer ensemble; ils sont donc forcés de continuer à courir furieux à travers champs, mettant le feu aux gerbes et aux épis non encore coupés, ainsi qu'aux vignes et aux oliviers. Les Philistins étaient en même temps dans l'impossibilité de saisir les auteurs du méfait. Les torches étaient indubitablement des torches du pin résineux du pays, lesquelles une fois allumées, ne s'éteignent que difficilement. » (*Bible Lands*, t. 1, p. 280.)

versa les postes fortifiés. — L'armée alla en paix ; elle détruisit les oliviers et les vignes du pays. — L'armée alla en paix ; elle incendia (toutes les récoltes). » Dans d'autres textes, où il est question du sud-ouest de la Palestine, peut-être de la Séphéla, il est dit aussi que les blés et les récoltes sur pied furent livrés aux flammes¹. Nous lisons également dans l'inscription qu'Osorthon III fit graver à Semnéh, sur la rive du Nil : « Ce ne sont pas des hommes dignes d'égard (il parle des nègres de Nubie)... Je me suis emparé de leurs femmes, j'ai saisi leur population sortie vers leurs puits, j'ai frappé leurs troupeaux, j'ai dévasté leurs récoltes en y mettant le feu². »

L'idée de mettre le feu aux moissons, en y lâchant des chacals avec des tisons enflammés, n'appartient pas exclusivement à Samson. Divers passages des auteurs de l'antiquité prouvent que ce qu'exécuta le fils de Manué se fit aussi ailleurs. Cassandre, dans le poème de Lycophron, appelle Ulysse, « un renard portant à la queue un flambeau ardent, » parce que partout où il allait, toutes sortes de maux suivaient ses pas³. Ovide a décrit dans ses *Fastes*⁴ une fête qui se célébrait à Rome, au mois d'avril, sous le nom de *Cerealia*, et qui consistait à faire courir dans le cirque des renards, à

¹ Chabas, *Études sur l'antiquité*, 2^e édit., p. 117.

² Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Nubien*, Abth. II, pl. 136; Chabas, *Études sur l'antiquité*, 2^e édit., p. 133.

³ Cassandre, v, 344. *Lycophronis Alexandra*, cum commentariis Tzetzi, Bâle, 1546, p. 58.

⁴ *Fastes*, l. IV, v, 681 et suiv. *Œuvres*, collection Nisard, p. 614-615. — L'histoire mentionne d'autres faits analogues. Annibal lâche des bœufs avec des torches enflammées attachées aux cornes. Tite Live, xxii, 16 et suiv. Les Grecs déclaraient la guerre en jetant des torches enflammées sur le territoire ennemi. Voir les Scholies des *Phéniciennes* d'Euripide, sur le vers 1377, dans A. Matthiæ, *Euripidis Tragœdiæ et Fragmenta*, 10 in-8°, Leipzig, 1813-1836, t. v (1818), p. 282-283. Cf. Maeghaduta, 54, 4, des taureaux propageant l'incendie dans les bois avec leurs queues; Babrius, fab. xi.

la queue desquels on avait attaché des flambeaux allumés. Serarius et Bochart prétendent trouver dans l'histoire de Samson l'origine de cette fête, mais c'est plutôt un événement local qui devait lui avoir donné naissance; Ovide dit que c'était en mémoire d'un renard qui avait incendié des moissons à Carséole, et la tradition qu'il rapporte peut bien être exacte.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Arabes regardent comme un outrage mortel l'acte d'un ennemi qui met le feu aux moissons. Les Philistins d'autrefois ne pensaient pas autrement que les Bédouins d'aujourd'hui. Il est aisé de s'imaginer leur colère quand ils virent toute leur récolte perdue. Dès qu'ils eurent appris quel était l'auteur du dommage et la cause qui avait poussé Samson à cet acte de dévastation, conformément à un usage terrible, assez commun en Orient, ils brûlèrent dans sa maison le beau-père de Samson et sa fille¹.

Quant à lui, après avoir frappé de nouveau, contre les Philistins, un grand coup, que l'Écriture mentionne seulement d'une manière générale², il s'était réfugié dans une caverne du rocher d'Étham. Cette caverne était probablement une des nombreuses excavations qu'on trouve à l'extrémité orientale de la plaine de la Séphéla, dans les derniers contreforts des montagnés de Juda, vers Lekiéh et Deir-Dubbân³. La surface du plateau rocheux qu'occupe Deir-Dubbân est percée, de distance en distance, d'ouvertures circulaires qui

¹ Jud., xv, 6. Cf. Jud., xii, 1; xiv, 15. Les Arabes ont tellement peur des incendies au moment de la moisson qu'ils punissent encore aujourd'hui de mort celui qui met le feu à un champ de blé, même par accident. Thomson, *The Land and the Book*, p. 553.

² Jud., xv, 8.

³ Stanley, *Sinai and Palestine*, 1887, p. 258-259. Pour les diverses opinions sur la situation d'Étham, voir W. Smith, *Dictionary of the Bible*, t. I, part. II, 2^e édit., 1893, p. 1003-1004.

éclairaient autant de salles souterraines. Tous les environs sont également remplis d'excavations, habitations antiques des Troglodytes dont la Bible a conservé le souvenir sous le nom de *Horim* ou « hommes de cavernes¹. » Elles sont creusées dans un tuf très fin et très tendre, et néanmoins très compact, qui durcit à l'air et est d'une éclatante blancheur.

Celles qui sont connues sous le nom d'Arak-ed-Deir-Dubbân forment trois groupes différents. Le plus considérable ne renferme pas moins d'une quinzaine de salles, communiquant les unes avec les autres et terminées en forme de coupoles ou d'entonnoirs renversés. Elles reçoivent le jour par un soupirail. Leur hauteur varie de huit à douze mètres. Elles ont en moyenne dix-neuf pas de diamètre².

Ces grandes galeries souterraines existaient, au moins pour la plus grande partie, du temps de Samson, et il lui était facile de s'y dérober aux poursuites de ses ennemis.

¹ Les *הורים*, *Horim*, tiraient probablement leur nom du mot *hór*, « trou, caverne. » On voit encore par centaines les cavernes qu'ont habitées ceux dont nous parle la Bible, dans les environs de Pétra. Voir Gen., xiv, 6; xxvi, 20-30 et I Par., I, 38-42; Deut., II, 12, 22. Voir aussi la description de Job, xxx, 6, et la note là-dessus dans *Le Hir*, *Le Livre de Job*, p. 357, et dans Franz Delitzsch, *Das Buch Job*, 1864, p. 360-361. Dans l'Idumée, à Ed-Dhahariyéh, par exemple, dans l'ouadi Dhahariyéh, les habitants demeurent encore dans des cavernes et l'une d'elles sert même de café. S. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 394-396. Les Septante ont rendu *Horim*, par *Χορραϊαί* et la Vulgate, par *Horraï* et *Chorraï*. La Bible ne mentionne pas les Troglodytes qui ont dû primitivement habiter ces cavernes et qui ne sont ni les Chananéens ni les Hébreux. Voir H. Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., 1864, t. I, *Zusätze*, p. 605.

² V. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. II, p. 98-107. — Sur les cavernes de Beit-Djibrin, voir G. Rey, *Étude historique et topographique de la tribu de Juda*, in-4^o, Paris (1863), p. 27-35; le P. Bourquenoud, dans *Das heilige Land*, 1868; A. H., *Die fünf Philister-Städte*, *ibid.*, 1876, 3^e livraison, p. 144 et suiv.

Il s'attendait à être recherché par les Philistins; il ne se trompa point. Ces derniers, pour se faire livrer sa personne, envahirent en armes le territoire de la tribu de Juda.

Depuis Othoniel, le lion de Juda n'a paru dans aucune guerre, et maintenant, pour éviter de se battre, il n'hésite pas à livrer Samson à ses ennemis. Ce héros consent volontiers à se remettre entre les mains de ses frères, à la seule condition qu'ils se contenteront de le lier. Quand il est au milieu du camp des Philistins, il brise les deux cordes neuves dont on avait cru l'enchaîner, comme il aurait fait du lin à demi brûlé, et armé d'une mâchoire d'âne¹ qu'il rencontre sous la main, il tue mille de ses ennemis².

¹ Jud., xv, 48-49, raconte que Dieu désaltéra Samson en faisant jaillir de l'eau d'une dent de la mâchoire d'âne. Déjà dans l'antiquité, le paraphraste chaldéen entendait ce passage, non de la mâchoire elle-même, mais du lieu qui avait été appelé Ramathlechi ou « Élévation de la mâchoire. » « Dicitur Deum foramen maxillæ aperuisse, lisons-nous dans Procope de Gaza, *In Jud.*, *Pat. gr.*, t. LXXXVII, pars 1, col. 1077, et ex illa aquas erupisse, pro eo, terram autem maxillæ ictu disruptil. » Le texte paraît susceptible de cette interprétation, mais il n'était pas plus difficile à Dieu de créer de l'eau dans la mâchoire même que d'en faire sourdre de la terre. Voir Bonfrère, *In Jud.*, xv, 49, Migne, *Cursus completus Scripturæ Sacræ*, t. VIII, col. 982-985.

Samson est doué d'une force miraculeuse et Dieu combat avec lui. Il est bon pourtant, pour apprécier plus justement les exploits de Samson et se rendre compte de l'effet qu'ils devaient produire sur les Philistins, de rapporter quelques traits de mœurs arabes. « Les guerres (des Arabes) sont d'ordinaire peu sanglantes; deux tribus peuvent être en guerre pendant toute une année, sans perdre plus de trente ou quarante hommes de chaque côté... Mais quand l'Arabe est en face de l'ennemi national... il déploie souvent une valeur héroïque. Nous trouvons encore parmi eux des guerriers dont les noms sont célèbres dans tout le désert, et les actes de bravoure qu'on leur attribue pourraient sembler fabuleux, si nous ne nous souvenions pas que les armes des Arabes laissent le champ libre au courage personnel... Ainsi nous lisons dans l'histoire d'Antar que ce vaillant esclave, monté sur son cheval Ghabara, tua de sa lance, dans une seule bataille, huit cents hommes. Quoique incrédule sur le chiffre total de ce récit, je dois mentionner ici le nom d'un héros moderne, dont l'éloge se

Quelque temps après, se trouvant la nuit à Gaza, les habitants de la ville en fermèrent les portes pour s'emparer de sa personne. Samson, qu'une passion coupable avait conduit au milieu de ses ennemis¹, échappa au danger en arrachant de ses gonds une des portes de la ville². Pour

trouve dans cent poésies et dont les prouesses m'ont été attestées par des témoins oculaires : Gedoua Ibn Gheyân el-Shamsy tua trente ennemis dans une seule rencontre; il se vantait de n'avoir jamais fui et le butin qu'il avait fait était immense. » Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, t. I, p. 133-135, « Le Shérif Hamoud, gouverneur de la côte du Yémen, fut repoussé avec son escorte de quatre-vingts hommes à cheval par Shammer seul, » etc. *Ibid.*, p. 293. « Ahmadsé et Djirmé sont les noms de deux guerriers qui, d'après les traditions arabes, suivirent ce chemin [de l'ouadi Marréh] s'opposèrent seuls à une force armée de 500 hommes et les tuèrent tous. » E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 415.

¹ Une faute analogue avait failli également coûter cher au Mohar égyptien, presque dans les mêmes lieux, à Joppé, deux ou trois siècles auparavant. F. Chabas, *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au xv^e siècle avant notre ère, traduction analytique d'un papyrus du Musée Britannique*, in-4^o, Paris, 1866, p. 250-260, 277.

² Voici la description de la forme actuelle des portes des villes en Palestine : « Les portes des villes sont ordinairement cintrées; elles sont gardées et fermées la nuit. Elles sont larges, massives, à deux battants (Is., xlv, 1), construites en bois solide et bardées de fer (Act., xii, 10). Une forte barre de fer, formant crochet à l'une de ses extrémités, est suspendue à un lourd anneau de même métal, fixé à un fort montant solide, bâti dans la muraille de chaque côté de la porte. Quand la porte est fermée, le crochet des arcs-boutants entre dans un anneau de fer, attaché derrière chaque battant, de sorte que la porte est capable de résister à une forte pression venant du dehors. La serrure est massive, de fer travaillé, et la clef à longue poignée, fort lourde, est portée à la ceinture par le gardien de la porte ou suspendue à un clou dans le petit appartement qui est tout près. Il fallut la force d'un Samson, pour arracher les portes de Gaza de leurs gonds, avec les deux montants, barre et tout, et les porter au sommet de la colline qui regarde Hébron (Jud., xvi, 3). Une tour, quelquefois deux, flanquent la porte. Des bancs sont fixés de chaque côté de l'entrée et sont souvent occupés par les gardes, qui vivent dans des appartements ouvrant sur le porche. Ce porche est le rendez-vous favori des habitants, spécialement des plus riches, qui y sont attirés par la brise fraîche qui souffle à travers la porte ombragée, et par la distraction qu'ils

donner une preuve éclatante de sa force, il la transporta jusqu'au haut de la montagne qui regarde Hébron. « La tradition montre (encore aujourd'hui)¹ au sud-ouest de la ville, l'endroit où il déposa cette porte des Philistins². »

trouvent à voir aller et venir constamment hommes et bêtes... Les juges et même le gouverneur se rendent souvent en ce lieu pour régler les affaires les plus importantes : les causes civiles et criminelles y sont souvent discutées et jugées... Les portes de la ville sont fermées au coucher du soleil ou bientôt après. Quelques-unes d'entre elles ont, dans un de leurs battants, une petite porte, qui demeure ouverte une heure ou même plus après le coucher du soleil, pour permettre aux piétons accidentellement en retard d'entrer dans la ville ou d'en sortir. On peut la faire ouvrir aussi plus tard, moyennant un bagschisch. Mais les animaux doivent rester dehors et les voyageurs attardés sont ainsi fréquemment forcés de camper hors des murs, quand ils n'arrivent pas à la porte avant le coucher du soleil. » Van Lennep, *Bible Lands*, t. II, p. 450-452.

¹ C'est une colline appelée el-Montar. Voici ce qu'en dit Van de Velde : « The hill el Montar, called thus after a Moslem weli built on his top, is, in my opinion, the same to which Samson conveyed the gates of the city, the top of the hill which is within sight of Hebron (Judges, xvi, 3). Hebron itself, of course is not to be seen from el Montar ; but by Hebron in this passage of Scripture, it strikes me is meant the mountains of Hebron ; for otherwise Samson, had he run night and day from Gaza, could only have come on the evening of the following day within sight of the city of Hebron. The city gate of Gaza, was in those days probably not less than three quarters of an hour distant from the hill el-Montar. To have climbed to the top of this hill with the ponderous doors and their bolts on his shoulders, through a road of thick sand, was a feat which none but a Samson could have accomplished. » *Narrative of a Journey through Syria and Palestine in 1851 and 1852*, Édimbourg, 1854, t. II, p. 184-185.

² Bädcker, *Palästina und Syrien*, 1875, p. 328. A l'est de Gaza, on voit un petit édifice dans lequel les habitants disent que se trouve le tombeau de *Samsûn*. « The place is still shewn from whence Samson must have carried off the gates of the city and close to it there is a weli, where the Mohammedans believe that God's Nazarite lies buried. » Van de Velde, *ibid.*, t. II, p. 186. Il est de construction moderne. La Bible nous apprend d'ailleurs qu'il fut enterré dans le tombeau de son père Manué. Jud., xvi, 31. Voir plus loin, p. 206.

Mais s'il échappa cette fois au péril auquel il s'était exposé par sa faute, il ne devait pas en être toujours ainsi, et Samson finit par être victime de son incontinence. Il aima une femme, appelée Dalila¹, qui habitait la vallée de Sorek, cette gorge qui est creusée au pied de Saraa et se dirige vers l'occident. Pressé par cette femme cupide, qu'avait gagnée l'argent des Philistins, de lui faire connaître le secret de sa force, il eut la faiblesse, après avoir résisté quelques jours², de lui avouer qu'elle résidait dans ses cheveux. On les lui coupa et il tomba ainsi désarmé³, entre les mains de ses ennemis qui lui crevèrent les yeux sur-le-champ, afin de n'avoir plus à le redouter.



24. — Dame phénicienne⁴.

¹ La signification du nom de Dalila est incertaine. D'après Bertheau, c'est « ma chère, » d'après Ewald, « la traîtresse » (vendue aux Philistins). *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., t. II, p. 574; *Journal asiatique*, 1856, t. II, p. 389 et suiv.

² Voir, Figure 25, d'après Rosellini, t. II, pl. 41 et 42, tombeau de Roti et de Menhotep, à Beni-Hassan, xvi^e et xvii^e dynasties, le métier à tisser auquel Samson est attaché, Jud., xvi, 13-14. — Tous les métiers à tisser que j'ai vus en Orient, spécialement à Adana, où il y a beaucoup de tisserands, sont solidement fixés dans la terre.

³ Nous reproduisons ici, à propos de Dalila, d'après M. de Vogüé, *Revue archéologique*, juin 1868, t. xvii, pl. xiv, n^o 6, un « scarabée du cabinet impérial de Vienne. Il représente une dame phénicienne, assise sur une chaise élevée ou trône, se faisant servir à boire par une suivante. Les costumes rappellent d'une manière frappante ceux des bas-reliefs assyriens. La légende est en caractères que je ne crois pas être postérieurs au vi^e siècle. Elle se lit ainsi : *A Akhotmèlek, femme de Josua.* »

⁴ Pourquoi Dieu avait-il voulu attacher la force de Samson à ses cheveux ! Milton en a donné cette raison :

... What is strength without a double share
Of wisdom ? Vast, unwieldy, burdensome...
God, when he gave me strength, to show withal
How slight the gift was, hung it in my hair.

(*Samson Agonistes. The Works of the English poets.*
21 in-8^o, Londres, 1810, t. VII, p. 455.)